



Annales historiques de la Révolution française

343 | janvier-mars 2006
Varia

Haim BURSTIN, Une révolution à l'œuvre. Le faubourg Saint-Marcel (1789-1794)

Maurice Genty



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/10242>
ISSN : 1952-403X

Éditeur :

Armand Colin, Société des études robespierristes

Édition imprimée

Date de publication : 15 mars 2006
Pagination : 216-219
ISSN : 0003-4436

Référence électronique

Maurice Genty, « Haim BURSTIN, Une révolution à l'œuvre. Le faubourg Saint-Marcel (1789-1794) », *Annales historiques de la Révolution française* [En ligne], 343 | janvier-mars 2006, mis en ligne le 17 novembre 2008, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/10242>

Ce document a été généré automatiquement le 30 avril 2019.

Tous droits réservés

Haim BURSTIN, *Une révolution à l'œuvre. Le faubourg Saint-Marcel (1789-1794)*

Maurice Genty

RÉFÉRENCE

Haim Burstin, *Une révolution à l'œuvre. Le faubourg Saint-Marcel (1789-1794)*, Seyssel, Champ Vallon, 2005, 928 p., ISBN 2-87673-370-6, 45 €

- 1 Cet ouvrage est le fruit d'une longue recherche poursuivie depuis les années 1970. Haim Burstin s'est consacré tout entier à l'étude du faubourg Saint-Marcel, symbole même du faubourg révolutionnaire avec le faubourg Saint-Antoine, mais dont le rôle n'était considéré jusque-là que dans le cadre de la capitale à l'occasion des grandes journées révolutionnaires. En 1983, déjà, il avait publié, sous l'égide de la Société des études robespierristes, une étude sur « Le Faubourg Saint-Marcel à l'époque de la Révolution. Structure économique et composition sociale ». Il s'est attaché depuis à le faire revivre tout au long de la Révolution, à partir d'un double questionnement : d'une part, comment les grandes lignes directrices de la politique nationale entrent en contact avec les réalités locales ; de l'autre, comment réagissent les individus, en particulier comment certains se lancent dans une expérience « qui, à certains moments surtout, n'était pas sans risque » (p. 15). Dans cette recherche, l'auteur s'est heurté, bien entendu, aux lacunes des archives parisiennes, mais il s'est efforcé d'y remédier par « une récolte systématique de tous les papiers pouvant contenir des renseignements sur le faubourg » (p. 10), quête qui s'est révélée hautement fructueuse et c'est un tableau extrêmement vivant du faubourg et de ses habitants qu'il nous donne ici. Il a choisi par ailleurs de procéder à son étude année par année afin d'éviter de « ne fixer l'attention que sur certains événements majeurs et les "temps forts" de la Révolution dans une séquence intermittente » (p. 13).
- 2 Le faubourg Saint-Marcel, tel que l'auteur l'a délimité dès le début de ses travaux, s'étend sur l'ensemble du sud-est du Paris d'alors, à l'est de la rue Saint-Jacques, englobant ainsi

six des districts constitués en 1789 et regroupés en 1790 en quatre sections, celles des Gobelins, du Jardin-des-Plantes, de Sainte-Geneviève et de l'Observatoire, les trois premières prenant, après le 10 août 1792, les noms de sections du Finistère, des Sans-Culottes et du Panthéon-Français. Cette extension, qui fait déborder le faubourg sur le quartier latin peut paraître excessive, mais l'auteur s'en justifie par le fait que ces sections avaient elles-mêmes conscience de former un même ensemble et qu'elles devaient être regroupées dans le 12^e arrondissement de Paris ; cette unité cependant, liée avant tout à la proximité, n'était que relative et doit être nuancée par de réelles différences, qui peuvent expliquer des réactions différentes face à l'événement.

- 3 Haim Burstin suit donc au jour le jour la marche du faubourg Saint-Marcel dans le courant révolutionnaire jusqu'au 9 Thermidor, précisant sa participation aux grandes journées révolutionnaires, tout en soulignant les problèmes qu'il doit affronter dans l'intervalle : problème social, fondamental dans un quartier réputé pour sa pauvreté (23 % des pauvres de la capitale pour 10 à 11 % de sa population) ; problème religieux, particulièrement important dans un quartier riche en institutions ecclésiastiques ou liées à l'Église (couvents, séminaires, établissements universitaires, hôpitaux) ; tous problèmes étroitement liés aux problèmes de politique générale.
- 4 Ne pouvant bien évidemment suivre l'auteur tout au long de sa démarche, nous nous en tiendrons avant tout à ce qui apparaît comme son fil conducteur : les processus qui conduisent à la radicalisation du faubourg. Comprendre la façon dont celle-ci s'est effectuée est essentiel pour expliquer comment ce faubourg pourtant redouté naguère pour sa turbulence, n'est entré que tardivement en révolution. Il est remarquable que, lors de l'affaire Réveillon, le 27 avril 1789, la tentative de manifestants venus du faubourg Saint-Antoine pour entraîner le faubourg Saint-Marcel ne rencontra à peu près aucun écho, l'épisode révélant toutefois la conscience que l'on pouvait avoir d'affinités entre les deux faubourgs. En juillet, le faubourg ne fit guère que suivre le mouvement général et son rôle dans la journée du 14 ne fut que sporadique.
- 5 Dès lors, le faubourg vit au rythme de l'ensemble de la capitale. Dans un premier temps, l'une des préoccupations majeures des districts est celle de l'organisation à donner à Paris, organisation à la fois civile et militaire, municipalité et garde nationale, avec la même aspiration à la démocratie directe. Dans le faubourg Saint-Marcel, les districts de Saint-Marcel et de Saint-Étienne-du-Mont, qui devaient devenir le cœur des sections des Gobelins et de Sainte-Geneviève, se disputent alors le rôle d'avant-garde dans le combat pour l'extension de la démocratie ; c'est ainsi que le premier fut le seul, en mars 1790, à réclamer la permanence des futures sections, c'est-à-dire le droit pour leurs assemblées générales de se réunir à volonté et que le second, en février 1790, fut le seul à prendre part à une pétition collective de 27 districts contre le cens d'éligibilité, puis à demander l'octroi aux Juifs de tous les droits de citoyen dans un souci de cohérence, au nom de l'égalité proclamée par la Déclaration des droits - attitude qui devait se répéter à différentes reprises.
- 6 Une étape importante dans la voie de la radicalisation se situe en avril 1791, dans une conjoncture plus tendue, en matière à la fois religieuse et politique. Ce fut, à la suite de l'organisation du culte réfractaire, une première explosion d'intolérance religieuse, particulièrement dans le faubourg Saint-Marcel : le 7 avril, des femmes venues assister au culte dans différents couvents, furent prises à partie et fouettées par la foule, essentiellement féminine. Puis, lorsque, le 18, le bruit s'étant répandu que le roi avait fait appel la veille à un prêtre réfractaire pour suivre la messe, la foule se rassembla pour

l'empêcher de partir pour Saint-Cloud, les sections de Sainte-Geneviève et de l'Observatoire marquèrent aussitôt leur méfiance envers le roi ; rejointes par celle du Jardin-des-Plantes, elles prirent la défense des grenadiers de la sixième division, licenciés parce que, de service aux Tuileries le 17, l'un d'eux s'était permis des propos irrévérencieux envers la reine - les deux dernières ne s'étaient jamais distinguées jusqu'à là par leur radicalisme. La fuite du roi, le 21 juin, devait constituer un choc profond et, plus encore, l'affaire du Champ de Mars, dans laquelle se trouvèrent impliqués à la fois des habitants du quartier et les bataillons de Saint-Marcel et de Saint-Victor, présents à l'entrée du Champ de la Fédération.

- 7 C'est en 1792 que se place « le tournant décisif » qui allait donner au faubourg Saint-Marcel son identité « pleinement révolutionnaire » (p. 331). En janvier et février, celui-ci fut particulièrement touché par les désordres provoqués par la hausse du prix du sucre ; tout le quartier se sentit solidaire face à la répression qui s'en suivit ; un front commun se constitua, qui entraîna les modérés, soucieux de ne pas se couper des éléments populaires, pour la libération des personnes arrêtées – elles furent finalement acquittées. C'est alors que le club des Jacobins lui décerna un brevet de patriotisme en le comparant au faubourg Saint-Antoine et que des relations régulières s'établirent entre les deux faubourgs. La section des Gobelins, doublée par une « Société fraternelle des deux sexes », se retrouve désormais parmi les plus radicales ; ayant obtenu de l'Assemblée nationale l'autorisation de se présenter devant elle le 29 mai, c'est une foule de manifestants, hommes en armes, femmes et enfants aux côtés de gardes nationaux, qui défila dans son enceinte. Cette démarche allait constituer un précédent pour la journée du 20 Juin, organisée conjointement par les deux faubourgs, de même que pour celle du 10 Août, sans entraîner cependant l'unanimité des sections du faubourg, celle du Jardin-des-Plantes se montrant parmi les plus réticentes des sections parisiennes.
- 8 Le 10 Août allait entraîner un changement du rapport des forces, au moins dans certaines sections, particulièrement dans celle du Jardin-des-Plantes qui, pour faire oublier son attitude de la veille, prit le nom de section des Sans-Culottes. Ce changement s'explique à la fois par le retrait ou l'abstention des modérés et par l'entrée des citoyens passifs dans les assemblées ; le changement du personnel ne fut cependant que relatif, car « de nombreux cadres avaient conservé leur prestige en s'adaptant d'une façon ou d'une autre au nouveau cours des événements » (p. 514). Une atmosphère de représailles se développa parallèlement, surtout contre les prêtres réfractaires, aboutissant aux massacres de septembre qui affectèrent particulièrement le faubourg Saint-Marcel qui, en comptant Bicêtre, renfermait un tiers des prisonniers détenus à Paris ; y prirent part notamment la section des Gobelins et aussi celle des Sans-Culottes, qui dispute dès lors à celle des Gobelins, devenue section du Finistère pour avoir hébergé les fédérés bretons, le rôle d'avant-garde dans le quartier. Le 10 Août, d'autre part, dans « l'ivresse de la liberté » retrouvée (p. 450), les sections renouèrent avec les aspirations à la démocratie directe, entre autres celle de Sainte-Geneviève, héritière du district de Saint-Étienne-du-Mont.
- 9 Après un certain reflux, deux facteurs de radicalisation allaient alterner et parfois s'entremêler, le problème politique et celui des subsistances. L'évolution dès lors devient plus confuse. Lors des émeutes de février-mars 1793 qui frappèrent Paris en raison de la hausse du prix de certaines denrées, le faubourg ne connut que quelques désordres, tandis que les sections se montraient « réticentes à prendre part à l'affrontement politique général entre la Montagne et la Gironde » (p. 528) ; ainsi, le 16 février, le faubourg présentait à la Convention, avec le faubourg Saint-Antoine, une pétition

dénonçant la lutte des factions. Le problème politique reprend bientôt la première place avec la défaite de Neerwinden et le soulèvement de la Vendée ; c'est alors que les sections du faubourg s'orientent vers la Montagne, à l'exception de celle du Panthéon-Français. Cependant, le faubourg, pas plus que celui de Saint-Antoine, ne devait tenir « son rôle traditionnel d'avant-garde » (p. 645) lors des journées du 31 mai et du 2 juin, sauf la section des Sans-Culottes.

- 10 De nouveau, au cours de l'été, la question des subsistances reparaît au premier plan, en dehors de tout clivage politique, tandis qu'elle pose, en liaison avec le péril extérieur, la nécessité de mesures de salut public. Il en résulte une période de confusion qui prend fin avec les journées insurrectionnelles des 4 et 5 septembre, auxquelles la section des Sans-Culottes contribua en se déclarant, le 4, « en insurrection contre les riches » (p. 619) ; ces journées aboutirent en particulier à l'établissement de la Terreur. Un nouveau facteur de radicalisation apparaît d'ailleurs avec l'octroi d'une indemnité de quarante sous aux citoyens pauvres pour leur permettre d'assister aux assemblées de section. Les sections se concentrent alors sur les problèmes locaux en relation avec la politique de salut public, le recrutement pour la levée en masse et le soutien aux familles des enrôlés, la surveillance des suspects et l'épuration. Ceci favorise les règlements de comptes entre groupes rivaux, non seulement à l'encontre des « patriotes de 1789 » suspects de modérantisme, « prétendus convertis », selon la section du Panthéon-Français (p. 622), mais aussi dans le cadre de « tous les conflits qui s'étaient développés localement au cours des derniers mois et restés sans solution » (p. 631). Les luttes intestines se prolongent en l'an II, les problèmes de personnes semblant l'emporter sur les divergences politiques. Malgré tout, le faubourg connaît au début de 1794 une certaine tranquillité, bien qu'une tension reparaisse à propos du problème des subsistances et de la vie chère, pour atteindre son maximum entre la fin de nivôse et germinal. Avec le procès des hébertistes, « le radicalisme était appelé à refluer ou à rester clandestin » (p. 774), les sections se ralliant aux choix du gouvernement révolutionnaire, sans qu'il faille « exagérer la part du conformisme » (p. 775), par exemple à propos de la fête de l'Être suprême, en même temps qu'elles participent à l'effort de défense patriotique, ainsi pour la récolte du salpêtre.
- 11 Le faubourg cependant ne donne pas pour autant un visage homogène. Sa complexité devait apparaître une dernière fois, portée au plus haut point lors du 9 Thermidor, lorsque la Commune fit appel aux sections au secours des robespierristes ; prises à l'improviste, elles firent preuve d'une confusion extrême, dont H. Burstin donne le tableau presque heure par heure, « de façon quasi journalistique » (p. 833). Toutes les sections se rallièrent finalement à la Convention, les hommes du bataillon du Finistère, fidèles à leur réputation, restant les derniers à quitter la place de Grève. Au lendemain de thermidor, les sections maintinrent des attitudes diversifiées, des survivances du radicalisme persistant parfois, notamment dans la section du Panthéon-Français. Il fallut attendre la répression qui suivit les journées de germinal et de prairial de l'an III pour mettre fin au rôle révolutionnaire du faubourg, dont la mémoire devait cependant persisté longtemps.
- 12 À travers toutes ces vicissitudes, Haim Burstin fait revivre tout un monde de militants, pour la plupart tirés de l'ombre, à côté de figures bien connues, telle celle de Lazovski. C'est un tableau tout en nuances qu'il nous en donne. Sans doute y eut-il des opportunistes, aptes à évoluer au gré des circonstances, tels ces « prétendus convertis » dénoncés en septembre 1793 par la section du Panthéon-Français ; mais beaucoup furent

assurément sincères, même s'ils ne furent pas exempts de toute ambition personnelle ou à l'abri d'excès de pouvoir ; ils furent fidèles à leurs principes, prêts à affronter les risques, certains allant jusqu'au bout de leurs engagements, parfois jusqu'au babouvisme. Parfois isolés, la plupart étaient liés à des réseaux d'amitié, de clientèle ou de voisinage, réseaux plus ou moins instables cependant. Figure caractéristique parmi d'autres est celle de l'épicier Mathias Hu, « Vainqueur de la Bastille » ; électeur de 1791, juge de paix de la section du Panthéon-Français en 1792, dont la carrière fut particulièrement mouvementée.

- 13 Haim Burstin, par ailleurs, sans leur consacrer de développements particuliers, fait une large place aux femmes, très souvent présentes sous des formes diverses. Ce sont de simples ménagères, particulièrement sensibles aux difficultés de la vie quotidienne, actives sur les marchés, au premier rang lors des désordres provoqués par le problème des subsistances, en février 1792, comme dans l'hiver 1793. Ce sont aussi des militantes, mues par les passions du moment, engagées de façon occasionnelle parfois – ainsi lors de l'affaire des dévotes fouettées le 7 avril 1791 ou à la suite des émeutes du sucre, lorsqu'un certain nombre de femmes de la section des Gobelins furent adjointes aux commissaires désignés pour agir en faveur des détenus (quatre femmes sur cinq) – ou de façon plus résolue lors de la « guerre des cocardes » qui opposa en septembre 1793 les femmes révolutionnaires aux femmes du marché de la place Maubert ; ce sont surtout celles qui entrèrent dans les sociétés populaires, telle la Société fraternelle des deux sexes de la section du Panthéon-Français, non sans susciter de vifs mécontentements, de la part notamment du juge de paix, M. Hu.
- 14 Soulignons enfin la place faite au monde du travail, où se manifestèrent des attitudes toujours actuelles. Dans ce domaine aussi souffla « l'esprit de la Révolution » (p. 175), essentiellement, il est vrai, dans des secteurs dépendant directement ou indirectement de l'État, le chantier de la nouvelle église Sainte-Geneviève, futur Panthéon, et la manufacture des Gobelins, où l'on vit les ouvriers prétendre, au nom du principe de souveraineté, à un droit de regard sur la gestion de l'entreprise, sinon à l'autogestion. Ainsi, dans le premier, les sculpteurs, en août 1790, puis l'ensemble des ouvriers, en 1791, furent accusés de regarder « les travaux comme leur propriété » et de croire « en conséquence qu'il leur appart[enait] de se nommer leurs chefs, leurs inspecteurs et de se distribuer arbitrairement les travaux » (p. 309). Quant aux ouvriers des Gobelins, suivant un mémoire de mars 1790, « abusant de l'empire que le peuple a[vait] pris partout », ils étaient entrés « en révolte ouverte » (p. 175), obtenant en décembre le salaire à la semaine, à défaut du salaire à la journée, au lieu du salaire à la tâche ; le conflit devait se prolonger, surtout quant Roland, devenu ministre de l'Intérieur, hostile à l'idée qu'aucun gouvernement puisse se faire « à jamais tapissier » (p. 487), tout en acceptant de conserver l'établissement, s'engagea, au nom de la rentabilité et de l'efficacité, dans un plan de « rationalisation » qui impliquait l'abandon de certaines activités et une réduction des effectifs, ainsi qu'un retour au travail à la tâche, auquel il dut renoncer finalement.
- 15 Ajoutons enfin que l'ouvrage comporte un index très complet des personnages et des matières évoquées, extrêmement précieux pour suivre certains dans leur carrière (Mathias Hu). On regrettera cependant que cet index, comme les notes d'ailleurs, soit donné en trop petits caractères, ce qui en rend la lecture pénible. On regrettera également que la carte du faubourg, où sont superposés les districts et les sections, soit,

elle aussi, trop petite et pas assez explicite. Mais, suivant la formule consacrée, ces réserves l'intérêt de cet ouvrage.